

Audience Générale du Mercredi 9 Septembre 2020

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 9 Septembre 2020*

Chers frères et sœurs, bonjour!

La crise que nous vivons à cause de la pandémie frappe tout le monde; nous pouvons en sortir meilleurs si nous cherchons tous ensemble le *bien commun*; dans le cas contraire, nous en sortirons pires. Malheureusement, nous assistons à l'apparition d'intérêts partisans. Par exemple, certains voudraient s'approprier de solutions possibles, comme dans le cas des vaccins et ensuite les vendre aux autres. D'autres profitent de la situation pour fomenter des divisions: pour chercher des avantages économiques ou politiques, en engendrant ou en accroissant les conflits. D'autres ne s'intéressent tout simplement pas à la souffrance d'autrui, passent outre et poursuivent leur chemin (cf. *Lc 10, 30-32*). Ce sont les fidèles de Ponce Pilate, ils s'en lavent les mains.

La réponse chrétienne à la pandémie et aux conséquentes crises socio-économiques se base sur l'*amour*, tout d'abord l'amour de Dieu qui nous précède toujours (cf. *1 Jn 4, 19*). Il nous aime le premier, Il nous précède toujours dans l'amour et dans les solutions. Il nous aime de manière inconditionnée, et quand nous accueillons cet amour divin, alors nous pouvons répondre de manière semblable. Je n'aime pas seulement ceux qui m'aiment: ma famille, mes amis, mon groupe, mais aussi ceux qui ne m'aiment pas, j'aime aussi ceux qui ne me connaissent pas, j'aime aussi ceux qui sont des étrangers, et aussi ceux qui me font souffrir ou que je considère comme des ennemis (cf. *Mt 5, 44*). C'est la

sagesse chrétienne, c'est l'attitude de Jésus. Et le point le plus élevé de la sainteté, disons ainsi, est d'aimer ses ennemis, et ce n'est pas facile. Certes, aimer tout le monde, y compris ses ennemis, est difficile – je dirais que c'est un art! Mais un art qu'on peut apprendre et améliorer. L'amour vrai, qui nous rend féconds et libres, est toujours expansif et inclusif. Cet amour soigne, guérit et fait du bien. Bien souvent, une caresse fait plus de bien que beaucoup d'arguments, une caresse de pardon et pas tant d'arguments pour se défendre. C'est l'amour inclusif qui guérit.

L'*amour* ne se limite donc pas aux relations entre deux ou trois personnes, ou aux amis, ou à la famille, il va au-delà. Il comprend les rapports civiques et politiques (cf. *Catéchisme de l'Eglise catholique [CEC]*, nn. 1907-1912), y compris le rapport avec la nature (Enc. *Laudato si' [LS]*, n. 231). Etant donné que nous sommes des êtres sociaux et politiques, l'une des plus hautes expressions de l'amour est précisément celle sociale et politique, décisive pour le développement humain et pour affronter chaque type de crise (*ibid.*, n. 231). Nous savons que l'amour féconde les familles et les amitiés; mais il est bon de rappeler qu'il féconde également les relations sociales, culturelles, économiques et politiques, en nous permettant de construire une "civilisation de l'amour", comme aimait le dire saint Paul VI[1] et, dans son sillage, saint Jean-Paul II. Sans cette inspiration prévaut la culture de l'égoïsme, de l'indifférence, du rebut, c'est-à-dire mettre au rebut celui que je n'aime pas, celui que je ne peux pas aimer ou ceux qui me semblent inutiles dans la société. Aujourd'hui, à l'entrée, un couple m'a dit: "Priez pour nous, parce que nous avons un fils porteur de handicap". J'ai demandé: "Quel âge a-t-il? – Il est grand – Et qu'est-ce que vous faites? – Nous l'accompagnons, nous l'aidons". Toute la vie des parents donnée à ce fils porteur de handicap. C'est de l'amour. Et les ennemis, les adversaires politiques, selon notre opinion, semblent être des porteurs de handicap politiques et sociaux, mais ils semblent. Dieu seul sait s'ils le sont ou pas. Mais nous devons les aimer, nous devons dialoguer, nous devons construire cette

civilisation de l'amour, cette civilisation politique, sociale, de l'unité de toute l'humanité. Tout cela est l'opposé des guerres, des divisions, des envies, également des guerres en famille. L'amour inclusif est social, il est familial, il est politique: l'amour envahit tout!

Le coronavirus nous montre que le vrai bien pour chacun est un bien commun pas seulement individuel et, vice-versa, le bien commun est un vrai bien pour la personne (cf. CEC, nn. 1905-1906). Si une personne cherche seulement son propre bien, elle est égoïste. En revanche, la personne est davantage une personne quand elle ouvre son propre bien à tous, qu'elle le partage. La santé, outre qu'un bien individuel, est également un bien public. Une société saine est celle qui prend soin de la santé de tous.

Un virus qui ne connaît pas de barrières, de frontières ou de distinctions culturelles et politiques doit être affronté avec un *amour* sans barrières, frontières ou distinctions. Cet amour peut engendrer des structures sociales qui nous encouragent à partager plutôt qu'à entrer en compétition, qui nous permettent d'inclure les plus vulnérables et de ne pas les exclure, et qui nous aident à exprimer le meilleur de notre nature humaine et non le pire. Le véritable amour ne connaît pas la culture du rebut, il ne sait pas ce que c'est. En effet, quand nous aimons et que nous engendrons la créativité, quand nous engendrons la confiance et la solidarité, c'est là qu'apparaissent des initiatives concrètes pour le bien commun.[2] Et cela vaut aussi bien au niveau des petites et des grandes communautés, qu'au niveau international. Ce que l'on fait en famille, ce que l'on fait dans le quartier, ce que l'on fait dans le village, ce que l'on fait dans la grande ville et au niveau international est la même chose: c'est la même semence qui grandit et porte du fruit. Si dans ta famille, dans ton quartier, tu commences avec l'envie, avec la lutte, à la fin il y aura la "guerre". En revanche, si tu commences avec l'amour, à partager l'amour, le pardon, alors, il y aura l'amour et le pardon pour tous.

Au contraire, si les solutions à la pandémie portent l'empreinte de l'égoïsme, qu'il soit de personnes, d'entreprises ou de pays, nous pouvons peut-être sortir du coronavirus, mais certainement pas de la crise humaine et sociale que le virus a soulignée et accentuée. Faites donc attention à ne pas construire sur le sable (cf. *Mt 7, 21-27*)! Pour construire une société saine, inclusive, juste et pacifique, nous devons le faire sur le roc du bien commun.[3] Le bien commun est un roc. Et c'est la tâche de tous, pas seulement de quelques spécialistes. Saint Thomas d'Aquin disait que la promotion du bien commun est un devoir de justice qui incombe à chaque citoyen. Chaque citoyen est responsable du bien commun. Et pour les chrétiens c'est aussi une mission. Comme l'enseigne saint Ignace de Loyola, orienter nos efforts quotidiens vers le bien commun est une manière de recevoir et de diffuser la gloire de Dieu.

Malheureusement, la politique ne jouit pas souvent d'une bonne réputation, et nous savons pourquoi. Cela ne veut pas dire que les politiciens soient tous mauvais, non, je ne veux pas dire cela. Je dis seulement que, malheureusement, la politique ne jouit pas souvent d'une bonne réputation. Il ne faut cependant pas se résigner à cette vision négative, mais réagir en démontrant par les faits qu'une bonne politique est possible, et même un devoir,[4] celle qui met au centre la personne humaine et le bien commun. Si vous lisez l'histoire de l'humanité, vous trouverez beaucoup d'hommes politiques saints, qui sont allés sur cette voie. Cela est possible dans la mesure où chaque citoyen et, en particulier qui assume des engagements et des responsabilités sociales et politiques, enracine sa propre action dans les principes éthiques et l'anime avec l'amour social et politique. Les chrétiens, en particulier les fidèles laïcs, sont appelés à donner un bon témoignage de cela et ils peuvent le faire grâce à la vertu de la charité, en cultivant sa dimension sociale intrinsèque.

Il est donc temps d'accroître notre amour social – je veux souligner cela: notre amour social –, en contribuant tous, à

partir de notre petitesse. Le bien commun demande la participation de tous. Si chacun y met du sien, et si personne n'est laissé de côté, nous pourrons régénérer de bonnes relations au niveau communautaire, national, international et également en harmonie avec l'environnement (cf. *LS*, n. 236). Ainsi dans nos gestes, même les plus humbles, deviendra visible quelque chose de l'image de Dieu que nous portons en nous, parce que Dieu est Trinité, Dieu est amour. C'est la plus belle définition de Dieu de la Bible. Elle nous est donnée par l'apôtre Jean, qui aimait tant Jésus: Dieu est amour. Avec son aide, nous pouvons *guérir le monde* en travaillant tous ensemble pour le *bien commun*, pas seulement pour notre propre bien, mais pour le bien commun, de tous.

[1] *Message pour la Xe Journée mondiale de la paix 1er janvier 1977: AAS 68 (1976), 709.*

[2] Cf. S. Jean-Paul II, Enc. *Sollicitudo rei socialis*, 38.

[3] *Ibid.*, 10.

[4] Cf. *Message pour la Journée mondiale de la paix 1er janvier 2019* (8 décembre 2018).

François a ensuite salué les pèlerins francophones:

Je salue cordialement les personnes de langue française.

La recherche du bien commun, dont nos sociétés ont tant besoin, demande la participation de chacun. Faisons grandir en nos cœurs l'amour pour la société dans laquelle nous vivons. Agissons dans le souci du bien de nos frères dans nos gestes quotidiens, et rendons ainsi témoignage de l'amour de Dieu qui nous habite.

Que Dieu vous bénisse.

24ième Dimanche du Temps Ordinaire
(Matth 18, 21-35) – Francis COUSIN)

« C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur. »

Attention à ne pas nous tromper dans l'interprétation de cette phrase.

Elle ne veut pas dire, comme on pourrait le croire au premier abord, que, si nous voulons être pardonné par Dieu, il **faut** que nous pardonnions nous aussi, et donc que le pardon que nous donnons est prioritaire (en ce sens qu'il est le premier) pour nous permettre d'être pardonné, et donc d'être sauvé.

Ce n'est pas ce que nous dit l'évangile.

Le pardon, celui que nous donnons, ne peut pas être une obligation **nécessaire**.

Dieu, qui est amour, nous laisse toujours libre !

Et puis, cette obligation nous donnerait comme une sorte d'avantage sur Dieu : « J'ai pardonné, donc tu **dois** me pardonner ».

Cela n'est pas possible ... nous ne pouvons pas avoir ''la main'' sur Dieu.

Cela ressemblerait à un marchandage que nous ferions avec Dieu ...

ce qui ne peut se faire.

C'est une mauvaise interprétation de la parabole, car il ne faut pas oublier le début : le roi, c'est-à-dire Dieu, a commencé par donner son pardon, à remettre sa dette, une dette énorme, à son serviteur (qu'il nommera par la suite le serviteur méchant) ... et ce qui est reproché à celui-ci est de ne pas avoir remis à son compagnon une dette de beaucoup inférieure à la sienne.

Ce serviteur n'a regardé que les faits : mon compagnon a une dette envers moi, donc il doit me rembourser ! Mais il ne l'a pas mise en relation avec sa propre dette annulée ...

Comme toujours, **Dieu est le premier à agir**, et il nous demande de faire comme lui.

Il aime tout le monde, et comme il aime, il pardonne les fautes que ceux qui se reconnaissent pécheurs.

Cela demande de **l'humilité** de reconnaître ses fautes !

Et l'humilité nous permet de reconnaître que nous ne sommes pas meilleurs que les autres, ou que les autres ne sont pas moins bons que nous !

Se reconnaître pécheurs nous permet aussi de reconnaître que les autres peuvent aussi être pécheurs, tout comme nous, ... et à leur pardonner.

Mais le pardon est une chose qui peut être difficile à faire.

Dans la vie courante, il arrive souvent, quand on bouscule quelqu'un, quand malencontreusement on lui marche sur les pieds, ou quand on passe devant lui, qu'on utilise simplement le mot « pardon ! », sans qu'on sache exactement si c'est une excuse ou une demande de pardon ... D'ailleurs, on ne demande pas de réponse et la personne à laquelle on s'adresse n'en donne généralement pas non plus. C'est un pardon qui n'en est pas vraiment un, et qui ne ''coûte'' rien.

La plupart du temps, il faut se forcer pour demander (ou pour donner son) pardon ... et il faut mettre une croix sur son orgueil ... et se reconnaître humble ...

Mais il arrive parfois (et c'est peut-être le plus souvent) que certains faits soient très difficiles à pardonner ... et qu'ils soient même parfois qualifiés d'« **impardonnables** », comme les meurtres, les atteintes à la vie (physique, sociale, spirituelle ...) par ceux qui les subissent, directement ou indirectement, ... et même par le droit international, la presse, et tous ceux qui en ont connaissance ...

Et pourtant, à la demande de Pierre de savoir s'il faut pardonner jusqu'à sept fois, Jésus nous dit : « *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.* ».

Or le nombre sept, dans la Bible, représente la plénitude, la perfection. Pierre demandait donc s'il faut aller jusqu'à la perfection dans le pardon. Jésus lui, demande d'aller au-delà de la perfection, au-delà de la limite humaine, ce qui n'est possible que dans le surnaturel, dans ce qui est divin, donc seulement avec la grâce de Dieu. Le véritable pardon ne peut se faire qu'avec l'aide de Dieu.

Jésus, lui, est allé jusqu'au bout et il a demandé le pardon quand, humilié, bafoué, calomnié, outragé, « *obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix* » (Ph 2, 8), il demande à son Père : « *Pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font.* » (Lc 23,34).

Pour nous, quand le pardon devient difficile, on ne peut le demander (ou l'accorder) qu'en demandant l'aide de Jésus.

Certains ont réussi à le faire ... Pourquoi pas nous ?

Et si Jésus a pu dire : « *C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion.* » (Lc 15,7), on pourrait aussi ajouter, car cela me semble aussi

vrai : « Et qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui est pardonné par celui à qui il a fait du tort ... »

**Seigneur Jésus,
tu nous invites à toujours pardonner ...
mais bien souvent,
c'est au-dessus de nos forces,
car nous sommes humains,
trop fiers, pas assez humbles.
Donne-nous la grâce du pardon !**

Francis Cousin

Pour accéder à la prière illustrée, cliquer sur le titre ci-après:

Prière dim ordinaire A 24°

**24ième Dimanche du Temps Ordinaire –
par le Diacre Jacques FOURNIER**

“Pardonner comme Dieu pardonne”

(Mt 18, 21-35)

En ce temps-là, Pierre s'approcha de Jésus pour lui demander : « Seigneur, lorsque mon frère

commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? »

Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.

Ainsi, le royaume des Cieux est comparable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Il commençait, quand on lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents (c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent).

Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette.

Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait : "Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout."

Saisi de compassion, le maître de ce serviteur le laissa partir et lui remit sa dette.

Mais, en sortant, ce serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent. Il se jeta sur lui pour l'étrangler, en disant : "Rembourse ta dette !"

Alors, tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait : "Prends patience envers moi, et je te rembourserai."

Mais l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé ce qu'il devait.

Ses compagnons, voyant cela, furent profondément

attristés et allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé.

Alors celui-ci le fit appeler et lui dit : "Serviteur mauvais ! je t'avais remis toute cette dette parce que tu m'avais supplié.

Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?"

Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût remboursé tout ce qu'il devait.

C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur. »



Dans sa question à Jésus, Pierre met une limite maximale au pardon : pas plus de « sept fois »... Et cela doit lui apparaître énorme... Mais Jésus lui répond « soixante dix fois sept fois », c'est-à-dire toujours... Le contraste entre la petitesse de nos visions humaines et l'infini de Dieu est ici saisissant... Et nous retrouverons ces proportions dans la parabole que Jésus donnera pour illustrer ce principe.

Un serviteur devait 10 000 talents à son roi, soit

environ 280 millions d'Euros... Bien sûr, il ne peut pas rembourser. S'applique alors la règle de l'époque : le vendre, lui, ses biens et toute sa famille en remboursement de sa dette. Il était libre, il sera esclave... Il vivait avec sa femme et ses enfants : ils seront séparés, dispersés, chacun étant promis à un avenir de souffrances et d'oppression... Cet homme est brutalement plongé dans la détresse : tout s'écroule autour de lui, et lui-même s'effondre aux pieds de son roi... Ce vocabulaire de la dette sera repris par Jésus dans le Notre Père (Mt 6,12) : « *Remets-nous nos dettes comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs* ». Nous avons donc ici une belle image du péché et de ses conséquences souvent dramatiques : il détruit l'homme, et c'est cela que Dieu ne supporte pas...

« *Prends patience envers moi, et je te rembourserai* »... Il a vraiment tout perdu, même son bon sens... A une époque où un employé agricole gagnait une pièce d'argent par jour (Mt 20,2), il faudrait qu'il reverse intégralement son salaire au roi pendant 165 000 ans ! Mais face à lui, le roi est « *bouleversé jusqu'au plus profond de ses entrailles* », il ressent « *une viscérale compassion* ». Il le comprend, il se met à sa place, sa détresse devient la sienne ; il a du cœur et il agit selon son cœur : « *il lui fit remise de sa dette* ». L'énormité de cette dette témoigne de l'infini de sa générosité...

Mais en sortant, le serviteur rencontre un compagnon qui lui devait 100 deniers, soit 415 €. La somme est importante et correspond bien aux montants de nos échanges, mais quelle comparaison possible avec la précédente ? L'homme se montrera pourtant intraitable... Il n'a pas « *remis à son débiteur comme Dieu lui avait remis* ». Il n'a pas fait preuve de compréhension, de compassion, de miséricorde. Il n'a pas su donner un peu, alors qu'il avait reçu infiniment... En agissant ainsi, il se condamne en fait lui-même en s'excluant de la logique de l'Amour, de la Lumière et de la Vie... DJF

Rencontre autour de l'Évangile –
24ième Dimanche du Temps Ordinaire

**” Quand mon frère
commettra des fautes
contre moi, combien de
fois dois-je lui
pardonner ?”**

TA PAROLE SOUS NOS YEUX

Situons le texte et lisons (Mt 18, 21-35)

Dans le « *Discours sur l'Eglise* » Jésus nous enseigne aujourd'hui le pardon et la miséricorde, un pardon sans calcul, à la mesure du pardon et de la miséricorde immense de Dieu.

Soulignons les mots importants

Après la lecture, chacun note ce qui a retenu son attention, ce qui l'a frappé.

Pour entrer dans le texte :

C'est Pierre qui reprend **la parole** : *Pourquoi lui ?*

- Pardonner « **jusqu'à 7 fois?**» *Pour ce chiffre « 7 » ?*
- *Comment interpréter la réponse de Jésus : « **Jusqu'à soixante dix fois 7 fois** » ?* (l'animateur pourrait lire ce qui est dit au livre de la Genèse 4,24 à propos de la vengeance et montrer que Jésus prend le contre-pied de la vengeance)
- « **le Royaume des cieux** » : *est-ce qu'on peut le mériter ou non ?*
- *Pourquoi Jésus met-il une si grande différence entre la dette que le roi remet à son serviteur et la dette que ce serviteur exige de son compagnon? Que veut-il nous faire comprendre ?*
- *Qu'est-ce que nous admirons dans l'attitude du Roi ?*
- *Qu'est-ce qui nous attriste dans l'attitude du « mauvais serviteur » ?*
- « **Pardonnez à son frère de tout son cœur** » : *qu'est-ce que Jésus demande à ses disciples, qui sont comme lui fils du « Père du Ciel »?*

Pour l'animateur

- Pierre reprend la Parole, parce que son rôle sera de transmettre à la communauté l'enseignement livré par Jésus sur le pardon.

Certes les frères doivent se pardonner mutuellement, mais faut-il aller jusqu'au chiffre parfait, « 7 fois » ?

- Jésus répond « jusqu'à soixante dix fois sept fois », en se rappelant un poème cruel de la Bible (Gn 4, 24) où il est dit

que Lamek, un descendant de Caïn doit être vengé « soixante dix fois sept fois. A la réaction en chaîne de la vengeance et de la violence sans fin, Jésus oppose une fraternité disposée à un pardon sans limite.

- Dans cette parabole Jésus présente le Royaume des Cieux comme une réalité que nous ne pourrions jamais revendiquer comme un mérite, un droit. Nous sommes des débiteurs insolubles envers Dieu qui nous aime gratuitement et qui nous offre une miséricorde infinie alors que nous sommes pécheurs.
- La différence énorme entre la dette que le Roi réclame à son serviteur insoluble et la dette minime que le serviteur réclame à son compagnon souligne la petitesse, la mesquinerie de notre cœur quand nous refusons de donner un pardon par rapport à la générosité infinie du Père du Ciel envers nous.
- Mais peut-être que nous ne réalisons pas la gravité de nos fautes, le poids énorme de nos dettes d'amour envers notre Père des cieux et nos frères, comme le triste individu de la parabole qui par son attitude impitoyable n'a pas du tout compris la grâce qui lui était faite.
- Jésus au lieu de revenir sur le nombre de fois où il faut pardonner préfère revenir à la prière du Notre Père : celui qui a entendu l'Évangile et s'est lié à Jésus est comme un débiteur insoluble qui doit sa vie à la seule grâce de Dieu. S'il ne pardonne pas à « son frère », sans calcul, « du fond du cœur » il se montre indigne du Père céleste qui au terme, ne fera pas une comptabilité de ses actes de pardon, mais jugera ses efforts en ce sens.

TA PAROLE DANS NOS CŒURS :

Jésus, tu nous révéles que Dieu ton Père est patient envers nous, et que son pardon nous est toujours et totalement offert. Il

attends de nous un pardon sans calcul et sans réserve à l'égard de nos frères. Tu connais l'étroitesse et la dureté de nos cœurs. Donne-nous un cœur nouveau. Tourne nos cœurs vers ta croix.

TA PAROLE DANS NOS MAINS :

La Parole aujourd'hui dans notre vie

Vis-à-vis de Dieu nous sommes dans la situation de ce serviteur qui doit à son Maître une somme énorme. Par un amour incompréhensible, Dieu nous a remis notre dette.

Comment se fait-il que nous soyons si exigeants et si durs à pardonner quand quelqu'un nous a offensés ?

Notre pardon est-il large, sans calcul, sans arrière-pensée, sans mesure ?

Quand nous sommes dans une situation où nous avons à pardonner, avons-nous le réflexe de regarder du côté de Dieu pour être capables de pardonner.

Savons-nous reconnaître tout ce que nous devons à Dieu et que nous ne pourrions jamais rembourser (la vie, notre personnalité, la liberté notre famille, le monde dans lequel nous vivons... et tous les bienfaits reçus de sa grâce) ?

Ensemble prions

Chant : Dieu de tendresse p. 257 c. 1 et 3

Père, dans ton immense bonté, regarde-nous, nous ces serviteurs de la parabole qui doivent à leur maître une somme énorme et se voient pourtant remettre toute leur dette.

A peine avons-nous reçu cette faveur, que nous saisissons à la

gorge ceux qui ne nous doivent presque rien, pour commander qu'ils nous remboursent tout ; immédiatement.

Père, nous désapprenons vite que Tu nous as tout pardonné. Nous sommes des débiteurs à la mémoire courte, qui deviennent en un instant des créanciers impitoyables, exigeant d'être payés jusqu'au dernier sou.

Garde-nous, Père, d'une telle arrogance et d'un tel oubli, car Tu nous as tout pardonné. Amen. (Cardinal Danneels)

Pour lire ou imprimer le document en PDF cliquer ici : 24ième
Dimanche du Temps Ordinaire

24ième Dimanche du Temps Ordinaire –
Homélie du Père Louis DATTIN

Le pardon

Mt 18, 21-35

A la fin d'une réunion publique, l'orateur donne souvent la parole à la salle. Alors, quelques fois, des auditeurs posent des questions, parfois longues et compliquées, auxquelles l'orateur répond aussi de manière longue et compliquée. Résultat : un ennui poli dans la salle.

Et puis, parfois, surgit une question si simple, si naïve qu'elle fait sourire et voilà que le conférencier, pour rester dans le ton, donne une réponse, si simple, si limpide, qu'on se dit que ce naïf a rendu service à toute l'assemblée. Merci donc à St-Pierre, aujourd'hui, d'avoir posé cette question à Jésus. Pour nous, chrétiens de vieille souche, la question prête à sourire :

« Combien de fois dois-je pardonner à mon frère ? »



Quelle idée de compter les pardons ! Mais la question n'est pas sottise, puisque nous-mêmes, sans vouloir calculer, nous disons à l'autre : « C'est la dernière fois que je te le dis ! », « Pour une fois, je passe, mais gare à toi maintenant ».

Autrement dit, dans notre langage, nous donnons au pardon une chance, peut-être deux. Mais notre patience a des limites. Nous ne voulons pas passer pour des poires. Nous ne voulons pas être des dupes. Il arrive, comme on dit "que le vase déborde" : « Non, c'est assez. Je t'avais prévenu, tu vas me payer ça ! »

Il m'est arrivé, à propos des absences au catéchisme, de dire « une fois ça passe ; deux fois, ça lasse ; trois fois, ça

casse ». Je n'ai pas été jusqu'à trois fois !

Alors, « oui, Seigneur, jusqu'où devons-nous aller ? » Ce serait facile d'avoir un règlement et un compteur à pardons... au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable. Or, Jésus nous répond : « Soixante-dix-sept sept fois sept fois ! » autant dire « encore et encore, sans cesse et sans limite, indéfiniment ».

L'énormité de la somme qu'il remet totalement à celui qu'il convoque : 10 000 talents = 60 millions de francs or, somme fantastique, extravagante. Pour vous donner un point de repère, l'historien Flavius Joseph estime qu'au temps de Jésus, les deux provinces de Galilée et de Pérée payaient 200 talents d'impôts, c'est-à-dire le 50^e du chiffre cité par Jésus.



Quel est donc ce roi pour avoir des débiteurs d'une telle somme ? Avec de telles dettes, il n'y a plus qu'une chose à faire, selon la loi païenne du temps : qu'on le vende lui-même, sa femme, ses enfants, ses biens ; l'enfer, quoi ! Le serviteur, inconscient, on ne sait, ou bien renseigné sur la bonté de son maître, demande et obtient grâce ! Remise totale : « C'est fini ! On n'en parle plus ! »

Deuxième acte : voici notre homme libéré, pardonné, qui rencontre un homme qui lui doit cent pièces, une broutille ! Parlons en euros : 0 million d'un côté, 100 euros de l'autre.

On voit le rapport ! L'autre ne peut pas rembourser : en prison !

Troisième acte : le scandale éclate. On va dire au roi ce qui vient de se passer. Le coupable est châtié après avoir été gracié :



« Ainsi fera Dieu à l'égard de celui qui ne pardonne pas à son frère ».

Qui donc est Dieu qui exige le pardon de l'autre pour pardonner à son tour et à tout coup ? Il est celui qui peut annuler la dette aussi considérable soit-elle, aussi énorme que soit la faute.

Pour Dieu, il n'y a de faute qu'il ne consente à remettre, qui ne reçoive pas son pardon : encore faut-il le demander, encore faut-il surtout montrer soi-même sa capacité de pardonner aux autres.

« Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés " ».

Dans la première lecture, Sirac le sage disait la même chose : « Pardonne à ton prochain le tort qu'il t'a fait, alors, à ta prière, tes péchés te seront remis » et il nous explique cela par l'alliance, cette Alliance nouée entre nous et Dieu :

« Pense à l'Alliance du Très-Haut et oublie l'erreur de ton prochain ».

Curieuse alliance, si l'on y réfléchit bien: habituellement, une alliance est un traité d'assistance et de défense mutuelles. Mais Dieu n'a nul besoin d'être assisté ni défendu mais il a besoin que l'amour qu'il donne soit répercuté. Les termes de l'Alliance sont donc les suivants :

« Je t'aime, et toi, si tu m'aimes, prouve-le en aimant ton

prochain ».

« Je te pardonne, et toi, prouve ta reconnaissance en pardonnant à ton tour, aux autres ».



Au fond, dans cet Evangile, il n'est question que de 2 vérités essentielles : le pardon de Dieu et le pardon des autres.

* Tout d'abord : le pardon de Dieu. La 1^{ère} vérité est que l'homme a besoin du pardon de Dieu, comme nous le disons au début de chaque messe :

« Reconnaissons que nous sommes pécheurs »,

« Seigneur, prends pitié ! »,

« O Christ, prends pitié ! »,

« Dis seulement une parole et je serai guéri ».

Devant le Seigneur, prêt à nous pardonner, est-ce que nous reconnaissons notre péché ? Est-ce-que nous connaissons même notre péché ? Ou bien est-ce-que nous vivons de compromis louches : « Les affaires sont les affaires », ou bien « Y'a pas de mal à ça », « Les autres en font autant, pourquoi pas moi », « Dieu n'en demande pas tant » ?

Dans un mouvement de réconciliation, allons-nous vers le Seigneur lui demander son pardon dans la prière, dans le Sacrement de Pénitence ? Le péché abaisse, le remords tue, mais le repentir libère et le pardon remet debout. Pour retrouver la paix et la

liberté intérieure, nous avons besoin du pardon de Dieu.



* 2^e vérité aussi importante que la précédente : si l'homme a besoin du pardon de Dieu, il a aussi besoin du pardon des autres. Le pauvre malheureux, avec sa petite dette de 100 euros, a besoin, lui aussi, d'être pardonné. S'il n'a pas obtenu, à son tour, le pardon de l'autre, il reste enchaîné et sa vie est brisée : nécessaire pardon d'homme à

homme, de créature à créature.

Est-ce que nous le pratiquons avec la même générosité que Dieu ? Cherchons-nous à pardonner comme Dieu pardonne à nous-mêmes ? Savons-nous répercuter sur les autres, sur nos proches, la grâce que Dieu nous a faite ?

Voyez-vous, avoir été pardonné par Dieu (et cela vous est arrivé combien de fois ? Plus de sept fois ?), c'est, pour vous, devenir responsable du pardon des autres parce que nous avons été pardonnés nous-mêmes, nous sommes porteurs de pardon pour l'autre.

Si un jour ou un autre, vous consultez en vous-même pour décider si vous ne calez pas ou si vous pardonnez, à ce moment-là, rappelez-vous tout ce qu'a fait le Père pour vous !

Rappelez-vous la Croix de Jésus pour vous : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Rappelez-vous toutes ces absolutions reçues, à chaque fois que vous êtes allés vous réconcilier avec Dieu... et alors, que nous pardonnions « comme nous sommes pardonnés », nous qui avons beaucoup plus à nous faire pardonner par Dieu qu'à pardonner aux autres.

C'est vrai, ce n'est pas facile car ce n'est pas humain, c'est divin. « Soyez bons, vous autres, parce que moi je suis bon ! »

Adoptons, peu à peu, les mœurs de Dieu. Entrons dans sa mentalité, c'est le meilleur moyen de devenir comme lui.

Comme lui, ayons plus d'amour que de mémoire.

Aimons assez pour tout oublier comme lui. AMEN

Audience Générale du Mercredi 2 Septembre 2020

PAPE FRANÇOIS

AUDIENCE GÉNÉRALE

*Place Saint-Pierre
Mercredi 2 Septembre 2020*

Chers frères et sœurs, bonjour !

Après tant de mois, nous reprenons notre rencontre face à face et non devant un écran. Face à face. C'est beau ! L'actuelle pandémie a mis en évidence notre interdépendance : nous sommes tous liés, les uns aux autres, tant dans le mal que dans le bien. C'est pourquoi, pour sortir meilleurs de cette crise, nous devons le faire ensemble. Ensemble, pas tout seuls, ensemble. Seuls non, parce que l'on ne peut pas ! Ou on le fait ensemble, ou on ne le fait pas. Nous devons le faire ensemble, tous, dans la *solidarité*. Je voudrais souligner ce mot aujourd'hui : *solidarité*.



En tant que famille humaine, nous avons notre origine commune en Dieu ; nous habitons dans une maison commune, la planète-jardin, la terre dans laquelle Dieu nous a placés ; et nous avons une destination commune dans le Christ. Mais quand nous oublions tout cela, notre *interdépendance*

devient *dépendance* de certains à l'égard d'autres – nous perdons cette harmonie de l'interdépendance dans la solidarité – qui accroît l'inégalité et la marginalisation ; le tissu social s'affaiblit et l'environnement se dégrade. Toujours la même chose. La même façon d'agir.

C'est pourquoi, le *principe de solidarité* est aujourd'hui plus que jamais nécessaire, comme l'a enseigné saint Jean-Paul II (cf. Enc. *Sollicitudo rei socialis*, nn. 38-40). Dans un monde interconnecté, nous faisons l'expérience de ce que signifie vivre dans le même « village global ». Cette expression est belle : le grand monde n'est autre qu'un village global, parce que tout est lié. Mais nous ne transformons pas toujours cette *interdépendance* en *solidarité*. Il y a un long chemin entre l'interdépendance et la solidarité. Les égoïsmes – individuels, nationaux et des groupes de pouvoir – ainsi que les rigidités idéologiques alimentent au contraire des « structures de péché » (*ibid.*, n. 36).



« Le mot "solidarité" est un peu usé et, parfois, on l'interprète

mal, mais il désigne beaucoup plus que quelques actes sporadiques de générosité. C'est plus que cela ! Il demande de créer une nouvelle mentalité qui pense en termes de communauté, de priorité de la vie de tous sur l'appropriation des biens par quelques-uns » (Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 188). Cela signifie *solidarité*. Il ne s'agit pas seulement d'aider les autres – c'est bien de le faire, mais c'est plus que cela – il s'agit de justice (cf. Catéchisme de l'Eglise catholique, nn. 1938-1940). L'interdépendance, pour être solidaire et porter des fruits, a besoin de fortes racines dans l'humain et dans la nature créée par Dieu, elle a besoin du respect des visages et de la terre.

Dès le début, la Bible nous avertit. Pensons au récit de la Tour de Babel (cf. Gn 11, 1-9), qui décrit ce qui se produit quand nous cherchons à atteindre le ciel – notre objectif – en ignorant le lien avec l'humain, avec la création et avec le Créateur. C'est une façon de dire : cela arrive chaque fois que l'on veut monter, monter, sans tenir compte des autres. Moi seulement ! Pensons à la tour. Nous construisons des tours et des gratte-ciels, mais nous détruisons la communauté. Nous unifions les édifices et les langues, mais nous mortifions la richesse culturelle. Nous voulons être les maîtres de la Terre, mais nous détruisons la biodiversité et l'équilibre écologique. Je vous ai raconté au cours d'une autre audience l'histoire de ces pêcheurs de San Benedetto del Tronto qui sont venus cette année et qui m'ont dit : « Nous avons récupéré de la mer 24 tonnes de déchets, dont la moitié était du plastique ». Imaginez ! Ces hommes capturent des poissons, oui, mais ils ont aussi l'idée de capturer les déchets et de les extraire pour nettoyer la mer. Mais cette [pollution] signifie détruire la terre, ne pas avoir de solidarité avec la terre qui est un don et l'équilibre écologique.

Je me souviens d'un récit médiéval qui décrit ce « syndrome de Babel », qui se produit quand il n'y a pas de solidarité. Ce récit médiéval dit que, lors de la construction de la tour, quand un homme tombait – c'étaient des esclaves – et mourait, personne ne disait rien, au mieux : « Le pauvre, il s'est trompé et est

tombé ». Mais si une brique tombait, tous se plaignaient. Et si quelqu'un était coupable, il était puni ! Pourquoi ? Parce qu'une brique coûtait cher à fabriquer, à préparer, à cuire. Il fallait du temps et du travail pour fabriquer une brique. Une brique valait plus que la vie humaine. Que chacun de nous pense à ce qui se produit aujourd'hui. Malheureusement, aujourd'hui aussi, quelque chose de ce genre peut se produire. Le marché financier perd quelques points – nous l'avons vu sur les journaux ces jours-ci – et la nouvelle est rapportée par toutes les agences. Des milliers de personnes tombent à cause de la faim, de la misère, et personne n'en parle.



En opposition totale à Babel, nous trouvons la Pentecôte, nous l'avons entendu au début de l'audience (cf. Ac 2, 1-3). L'Esprit Saint, en descendant d'en haut comme le vent et le feu, investit la communauté enfermée au cénacle, lui insuffle la force de Dieu, la pousse à sortir et à annoncer à tous le Seigneur Jésus. L'Esprit crée l'unité dans la diversité, il crée l'harmonie. Dans le récit de la Tour de

Babel, il n'y avait pas l'harmonie : il y avait le fait d'aller de l'avant pour gagner de l'argent. Là, l'homme n'était qu'un simple instrument, une simple « force de travail », mais ici, avec la Pentecôte, chacun de nous est un instrument, mais un instrument communautaire qui participe de tout son être à l'édification de la communauté. Saint François d'Assise le savait bien et, animé par l'Esprit, il donnait à toutes les personnes, et même aux créatures, le nom de frère ou sœur (cf. *LS*, n. 11; cf. Saint Bonaventure, *Legenda maior*, VIII, 6: *FF* 1145). Même le frère loup, rappelons-nous.

Avec la Pentecôte, Dieu se fait présent et inspire la *foi* de la communauté *unie dans la diversité et dans la solidarité*. Diversité et solidarité unies dans l'harmonie, telle est la voie. Une

diversité solidaire possède les « anticorps » afin que la particularité de chacun – qui est un don, unique et irrépétible – ne tombe pas malade à cause de l'individualisme, de l'égoïsme. La diversité solidaire possède également les anticorps pour guérir les structures et les processus sociaux qui ont dégénéré en systèmes d'injustice, en systèmes d'oppression (cf. *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, n. 192). La solidarité est donc aujourd'hui la voie à parcourir vers un monde après la pandémie, vers la guérison de nos maladies interpersonnelles et sociales. Il n'y en a pas d'autre. Ou nous allons de l'avant sur la voie de la solidarité ou les choses seront pires. Je veux le répéter : on ne sort pas pareils qu'avant d'une crise. La pandémie est une crise. On sort d'une crise meilleurs ou pires. Nous devons choisir. Et la solidarité est précisément une voie pour sortir meilleurs de la crise, pas avec des changements superficiels, avec un coup de peinture comme ça tout va bien. Non ! Meilleurs !

Au milieu de la crise, une *solidarité* guidée par la *foi* nous permet de traduire l'amour de Dieu dans notre culture mondialisée, non pas en construisant des tours ou des murs – et combien de murs se construisent aujourd'hui – qui divisent mais ensuite s'écroulent, mais en tissant des communautés et en soutenant des processus de croissance véritablement humaine et solide. C'est pour cela que la solidarité peut aider. Je pose une question : est-ce que je pense aux besoins des autres ? Que chacun réponde dans son cœur.

Au milieu des crises et des tempêtes, le Seigneur nous interpelle et nous invite à réveiller et à rendre active cette solidarité capable de donner une solidité, un soutien et un sens à ces heures où tout semble sombrer. Puisse la créativité de l'Esprit Saint nous encourager à engendrer de nouvelles formes d'accueil familial, de fraternité féconde et de solidarité universelle. Merci.

Je salue cordialement les pèlerins de langue française.

En ces temps difficiles que nous traversons je vous encourage à répondre dans la foi aux appels que l'Esprit-Saint nous adresse à faire preuve de solidarité envers les personnes que nous rencontrons et qui comptent sur notre soutien fraternel.

Que Dieu vous bénisse !

23ième Dimanche du Temps Ordinaire – par Claude WON FAH HIN

**Ézékiel 33 7–9 ; Romains 13 8–10 ;
Matthieu 18 15–20**



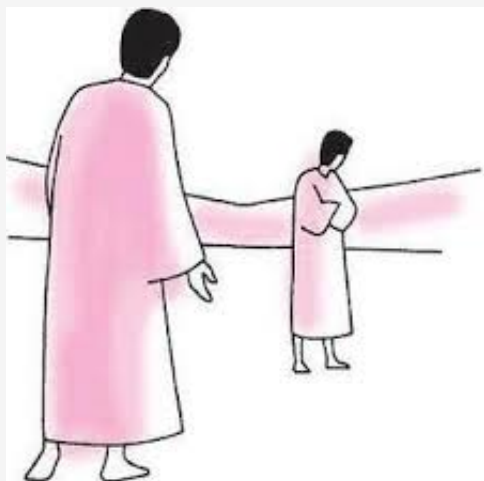
Les textes d'aujourd'hui ont en commun de parler de la communauté qu'est l'Eglise, et des petits groupes de chrétiens au sein de l'Eglise. Et dans une communauté ou même des groupes, il y a des règles du vivre ensemble. Ces règles sont établies par les responsables hiérarchiques quand il s'agit de l'Église, et il y a

tout simplement des règles du savoir-vivre ensemble que les gens d'une même région ou du même quartier connaissent sans que cela soit clairement indiqué. En tout cas, concernant les chrétiens qui se rassemblent, toutes les règles n'ont qu'une fin : union, solidarité, entre aide, paix, bonne entente et tout cela, en toile de fond, le commandement du Christ : « aimez-vous les uns les autres ». Et c'est en suivant les commandements de Dieu qu'on reconnaît celui qui aime Jésus. Jn 14,21 : « Celui qui a mes

commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; or celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et je l'aimerai et je me manifesterai à lui ». Et c'est parce qu'on oublie les commandements de Dieu et les enseignements du Christ que l'on finit par ne regarder que ses propres intérêts. On finit alors par s'éloigner du Christ, à commettre des fautes, à semer la méfiance. Le fait d'oublier le Christ, d'oublier ses commandements, d'oublier l'Eglise, nous amène à ne s'occuper que de nous-mêmes, bien égoïstement. Egoïstement parce qu'on est toujours bien attaché au monde et non pas à Dieu ou au Christ.

Grignon de Monfort : §75 – « Cette sagesse du monde (qui concerne ceux qui délaissent Dieu) est une conformité parfaite aux maximes et aux modes du monde; c'est une tendance continuelle vers la grandeur et l'estime; c'est une recherche continuelle et secrète de son plaisir et de son intérêt, non pas d'une manière grossière et criante, en commettant quelque péché scandaleux, mais d'une manière fine, trompeuse et politique; autrement ce ne serait plus selon le monde une sagesse, mais un libertinage. §76 – Un sage du siècle (c'est-à-dire quelqu'un qui semble ne pas avoir besoin de Dieu) est un homme qui sait bien faire ses affaires, et faire réussir tout à son avantage temporel, sans quasi paraître vouloir le faire; qui sait l'art de déguiser et de tromper finement sans qu'on s'en aperçoive; qui dit ou fait une chose et pense l'autre; qui n'ignore rien des airs et des compliments du monde; qui sait s'accommoder à tous pour en venir à ses fins, sans se mettre beaucoup en peine de l'honneur et de l'intérêt de Dieu; qui fait un secret mais funeste accord (ou un mélange) de la vérité avec le mensonge, de l'Evangile avec le monde, de la vertu avec le péché, de Jésus-Christ avec Bélial (2Co 6,15 : c'est-à-dire avec le diable); qui veut passer pour un honnête homme, ... Enfin, un sage mondain est un homme qui, ne se conduisant que par la lumière des sens et de la raison humaine, ne cherche qu'à se couvrir des apparences de chrétien et d'honnête homme, sans se mettre beaucoup en peine de plaire à Dieu, ni d'expié, par la pénitence, les péchés qu'il a commis contre sa divine Majesté ». Voilà pourquoi dans une communauté, et particulièrement dans une communauté chrétienne, des règles sont là pour que le « vivre ensemble » se

passer au mieux. Mais parce que l'homme est souvent encore attaché aux choses du monde et pas assez à Dieu, les règles du « vivre ensemble » de la communauté peuvent ne pas être respectées. C'est alors le trouble au sein même de l'Eglise. En cas de conflit, une procédure est à observer. La première démarche consiste à rencontrer en tête à tête la personne conflictuelle et qui pose problème au sein du groupe. Le but est de se comprendre. Dans tous les cas, il faut être diplomate et y aller avec douceur.



Premier cas : Si la personne pèche directement contre Dieu et que l'on soit au courant, il faut essayer d'accompagner, seul à seul, le pécheur avec suffisamment de tact et d'intelligence pour qu'il prenne conscience de son péché et puisse s'en sortir. Des textes tirés de la Bible ou des exemples pris dans la vie courante peuvent fortement contribuer à faire prendre conscience de la gravité du péché. Là encore, la formation biblique peut aider le pécheur à progresser dans son union au Christ et par conséquent dans son attitude à avoir dans la communauté ou dans un groupe.

Deuxième cas, si la personne pèche contre nous, c'est-à-dire nous fait du tort. Là aussi, de manière diplomate, on sera amené à faire comprendre, seul à seul, avec douceur, à la personne le tort qu'il nous a fait personnellement ou au groupe de manière. Si cette première démarche se montre infructueuse, on aura alors recours à la communauté ou au groupe pour corriger fraternellement le fautif. Si, même dans ce cas, ce dernier ne se corrige pas,

alors cela peut aller jusqu'à la coupure de certains liens d'ordre social pour que le groupe puisse continuer sereinement sa mission, ou, à un autre niveau si les cas est extrêmement grave, aller jusqu'à l'excommunication par la hiérarchie. C'est ce qui s'est passé il y a quelques années lorsque l'évêque de la Réunion a fait afficher dans chaque église un communiqué pour dire qu'à la Réunion une personne a été excommuniée de l'Église. Dans tous les cas, comme tout péché, c'est toujours une affaire en rapport avec les commandements de Dieu : aimer Dieu et aimer son prochain, mais aussi d'obéissance de la foi. Parce que nous avons foi en Dieu, cette foi nous amène à l'obéissance des commandements de Dieu. Et tout péché est une désobéissance. Ne pas aimer son prochain c'est une manière aussi de dire qu'on ne pense pas aux autres et qu'on pense surtout à soi-même. Comme dit le créole : « A moins même mon maître ». Or, tout l'enseignement du Christ est de nous dire qu'il faut aimer Dieu et son prochain. Il ne nous demande pas d'être amoureux de tout le monde mais d'aimer tout le monde. Et aimer, cela commence souvent par « des petits riens » qui peuvent faire plaisir aux autres : un regard, un bonjour, un petit signe de la main, ne pas se mettre en colère alors même qu'il y aurait toutes les raisons de l'être, éviter la critique, ne rien dire à ceux qui vous regardent de travers, etc... Dans tous les cas, le chrétien peut toujours se conduire en chrétien, et il le pourra à la seule condition d'avoir le regard fixé sur le Christ. Mi 6,8 : « On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que Yahvé réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté et de t'appliquer à marcher avec ton Dieu ». Accomplir la justice, c'est se comporter de manière à rester en accord avec les commandements de Dieu tout en vivant dans le monde, dans une communauté ou dans un groupe de chrétiens. Ce qui signifie que Celui qui est à la suite du Christ doit être capable de garder son sang-froid, son calme, avec une paix intérieure qui ne le quitte pas parce son regard intérieur est fixé sur le Seigneur alors même, qu'il subit toutes sortes de vexations ou de critiques et être capable de reconnaître qu'il a tort dans certains cas. "Le Seigneur ne demande rien d'extraordinaire à l'homme, mais seulement d'agir de manière droite en évitant le péché (c'est le sens de l'expression

“pratiquer le droit”), aimer et pratiquer la miséricorde (hesed), et enfin vivre humblement avec Dieu. Voilà la conduite de l’homme qui plait à Dieu. On n’a pas besoin de tout retenir de la Bible, mais une seule expression : « Celui qui aime autrui a de ce fait accompli la Loi », ce qui signifie que tant que vous aimez le prochain, quel qu’il soit, vous ne péchez pas et tout ce qui est dit dans la Bible vous êtes en train de l’accomplir parce que vous avez de l’amour pour les autres. L’amour ou la charité c’est la même chose, et « la charité est la Loi dans sa plénitude ». Saint Augustin nous dit : « aime et fais ce que tu veux ».



Autrement dit, en aimant le prochain, vous accomplissez toutes les lois qui se trouvent dans la Bible et donc les dix commandements dont certains ont été repris par le deuxième texte d’aujourd’hui : « Tu ne commettras pas d’adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas, et tous les autres se résument en cette

formule : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. 10 La charité ne fait point de tort au prochain. La charité est donc la Loi dans sa plénitude ». Et la correction fraternelle dont parle l’Evangile, contrairement à ce qu’on pourrait penser, est une manière d’exercer la charité, l’amour, pour aider le pécheur à rectifier sa conduite de manière à plaire à Dieu. **Le 1er texte d’aujourd’hui** s’adresse au prophète qui doit avoir un rôle de guetteur. Le prophète n’est pas quelqu’un qui prédit l’avenir, son rôle est de dire la parole de Dieu. Tout chrétien, d’une certaine manière, est capable de dire la parole de Dieu, et donc d’être prophète à son niveau. Dieu donne donc la parole aux prophètes que sont les chrétiens pour faire passer ses lois, ses messages d’amour et de paix. Au prophète Jérémie (Jr 1,9) voici ce que Dieu lui dit : 9 ... Voici que j’ai placé mes paroles en ta bouche ». Cet homme que Dieu inspire a le devoir de dire la parole de Dieu lorsque c’est nécessaire. Ézékiel nous dit: « Si je dis au méchant : Méchant, tu vas mourir, et que tu ne parles pas pour avertir le méchant

d'abandonner sa conduite, lui, le méchant, mourra de sa faute, mais c'est à toi que je demanderai compte de son sang. 9 Si au contraire tu as averti le méchant d'abandonner sa conduite pour se convertir et qu'il ne s'est pas converti, il mourra, lui, à cause de son péché, mais toi, tu auras sauvé ta vie ». L'Évangile d'aujourd'hui dit la même chose : 15 « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ». S'il n'écoute pas, cela retombera sur lui-même, il mourra de sa faute mais le chrétien qui l'aura conseillé sera quitte devant Dieu parce qu'il aura fait un geste d'amour envers le fautif pour essayer de le ramener à Dieu. C'est ce qu'on appelle la « correction fraternelle ». Et la correction fraternelle » est un devoir pour tout chrétien. Jc 5,20 : « celui qui ramène un pécheur de son égarement sauvera son âme de la mort et couvrira une multitude de péchés ». 1P4,8 : « conservez entre vous une grande charité, car la charité couvre une multitude de péchés ». Que Marie nous aide à répandre autour de nous l'amour de Dieu.

23ième Dimanche du Temps Ordinaire (Matth 18, 15-20) – Francis COUSIN)

**« Si ton frère a commis un péché
contre toi ... »**

Dans l'évangile de ce jour, Jésus nous montre, non seulement l'importance du pardon, de la réconciliation, mais aussi une manière de faire pour obtenir cette réconciliation, en trois étapes :

– D'abord seul à seul, discrètement, sans grand bruit. Et si cela fonctionne, « *Tu as gagné ton frère* ».

– Ensuite, avec « *un ou deux témoins* » qui pourront certifier que la réconciliation est faite.

– Enfin, devant toute « *l'assemblée de l'Église* », afin que chacun soit témoin du tort effectué et de la réparation éventuelle. (La plupart des traductions actuelles parle de *l'Église*, ce qui un peu anachronique, et il semble préférable de traduire par *communauté* ou *assemblée*)

Et si aucun accord ne se fait, il faut considérer que la personne s'exclut de la communauté et doit être mise au rang des païens.

L'intérêt de ce passage est de montrer la dimension collective de la faute, qui est pourtant individuelle, et ce de deux manières. Dans la faute, il y a celui qui fait la faute, le pécheur, et celui qui subit la faute, la victime.

La faute établie une injustice entre deux membres de la communauté, ce qui fait que les liens entre tous les membres ne sont plus les mêmes : il y a un dés-accord qui joue sur l'harmonie de la communauté toute entière.

Pour ré-accorder l'harmonie entre les membres, il y a donc nécessité que chacun participe, **au final**, à la mise en œuvre de la réconciliation à l'intérieur de la communauté.

Pécheurs, nous le sommes tous. C'est pourquoi au début de nos célébrations nous nous reconnaissons pécheurs, *en pensée, en paroles, par action et par omission*, chacun pour soi, mais nous demandons aussi à la communion des saints et à tous nos frères présents *de prier pour [nous] le Seigneur notre Dieu*. C'est la dimension collective de la réparation des fautes.

Mais cette dimension collective n'exclut pas la dimension individuelle de prier pour les pécheurs, ainsi que le demandait Notre-Dame à Bernadette, à Lourdes : « *Priez pour la conversion des pécheurs* ».

Et ce que Dieu dit à Ézéchiël dans la première lecture peut aussi

s'appliquer à chacun de nous : « *Si tu ne lui dis pas **d'abandonner** sa conduite mauvaise, lui, le méchant, mourra de son péché, mais à toi, **je demanderai compte de son sang**. Au contraire, si tu avertis le méchant d'abandonner sa conduite, et qu'il ne s'en détourne pas, lui mourra de son péché, mais toi, **tu auras sauvé ta vie**. »*

Pourtant, cette manière de penser n'est pas vraiment entrée dans les mœurs.

Quand on parle d'un pécheur, la première réaction est bien souvent de l'exclure ... et de dire du mal de lui. Et peut-être d'en rajouter ... surtout si on n'est pas concerné par la faute ...

C'est ce qu'on appelle ici des ladi-lafé, ailleurs des commérages, des cancanages ...

Ce à quoi le pape François disait : « *Nous sommes habitués aux commérages, aux ragots, et souvent nous transformons nos communautés et même notre famille en un « enfer » où se manifeste cette forme de **criminalité** qui conduit à « **tuer** son frère et sa sœur avec sa langue » (Sainte Marthe, 2/9/2013), en s'appuyant sur le texte de saint Jean : « *Quiconque a de la haine contre son frère est un **meurtrier**, et vous savez que pas un meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui.* » (1 Jn 3,15).*

Peut-être que nous devrions nous poser la question : Est-ce que, dans nos communautés, paroissiales ou de mouvements, nous laissons courir les ragots, voire même nous les alimentons en en rajoutant une couche ? Ou est-ce que nous faisons, avec les autres, tout notre possible pour atténuer au maximum les différents qui peuvent se faire jour parmi nous en essayant de réconcilier les personnes concernées ?

Jésus a dit, en parlant de nos communautés : « *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de **l'amour** les uns pour les autres.* » (Jn 13,35). Mais on pourrait dire aussi : « *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous êtes capables **de vous pardonner** les uns les autres* ».

Car c'est dans ces conditions-là, le pardon de tous dans la communauté, que l'amour se fera montrer.

En effet, on pourrait dire :

Le pardon est la condition de la réalisation de l'amour, et

L'amour est la condition de la réalisation du pardon.

Les deux sont indissolublement liés.

**Seigneur Jésus,
tu nous invites à aller vers les autres
pour proposer le pardon,
mais tu insistes aussi
sur la responsabilité collective de la communauté
pour que le pardon soit effectif entre tous,
et qu'ainsi l'amour règne entre tous.
Mais on l'oublie souvent.**

Francis Cousin

Pour accéder à la prière illustrée, cliquer sur le titre ci-après:

Prière dim ordinaire A 23°

Rencontre autour de l'Évangile –

23ième Dimanche du Temps Ordinaire

“Quand deux ou trois
sont réunis en mon nom,
je suis là, au milieu
d’eux.”

TA PAROLE SOUS NOS YEUX

Situons le texte et lisons (Mt 18, 15-20)

La chapitre 18 de l’Evangile de Matthieu est intitulé « *Discours sur l’Eglise* ». L’évangéliste a regroupé certains enseignements de Jésus pour que la communauté chrétienne présente un visage qui soit conforme à l’image que « *le Père qui est au cieux* » se fait d’elle. Dans le passage que nous allons méditer, il est question de la « *correction fraternelle* ».

Soulignons les mots importants

Faire lire une première fois, puis une deuxième fois le passage. Chacun note ce qui le frappe.

Pour entrer dans le texte :

- Si ton frère a commis un péché : *Puisqu’il s’agit de la communauté « Eglise », comment les chrétiens doivent se traiter*

entre eux ? et de quel péché parle Jésus ?

- *Quelles sont les différentes étapes indiquées par Jésus pour pratiquer la correction fraternelle ?*
- *Quand on a tout essayé, que faire quand un tel frère devient insupportable ?*
- *Pourquoi l'expression « **comme un païen et un publicain** » ?*
- *Les mots « **lier/délier** » qui étaient utilisés pour exprimer l'autorité de Pierre sont appliqués à qui dans ce passage ?*
- *Qu'est-ce que Jésus demande à la communauté pour que la correction fraternelle réussisse ?*
- *Quelle assurance Jésus donne-t-il à la communauté dans les questions difficiles ?*

Pour l'animateur

Les péchés envisagés par Jésus ne sont pas ceux de ce qui se passe dans le secret des consciences, mais ceux, qui à l'intérieur, perturbent la vie communautaire ou à l'extérieur, entraînent les « la di la fé » sur le groupe. En fait il s'agit de comportements scandaleux qui nuisent à l'Eglise. Il s'agit donc d'une communauté locale bien concrète qui vit dans un monde imparfait.

Les principales étapes de la démarche pour essayer de « ramener » tel frère dans le droit chemin sont

- dans la discrétion, « *seul à seul* », un frère lui fait les remontrances nécessaires.
- Si le frère échoue, un nouvel entretien avec « *deux ou trois témoins* ». L'apôtre Paul dit que cela se pratique dans la communauté de Corinthe (cf 2Co 13,1)

Si ces démarches n'aboutissent pas, on prend alors toute la communauté à témoin : « *dis-le à la communauté de l'Eglise* ». La communauté mettra le frère devant ses responsabilités.

- Si rien n'y fait, c'est l'exclusion. Le frère devra comprendre que son comportement est étranger à la communauté de Jésus, comme celui d'un païen (qui ne connaît pas Dieu) ou un publicain (symbole de celui qui n'a pas sa place dans la communauté).

La communauté qui pratique la correction fraternelle en respectant ces étapes se voit approuvée par Dieu dans sa décision : l'exclusion (ce qu'elle lie) ou la réintégration (ce qu'elle délie). C'est donc une lourde responsabilité qui incombe à la communauté puisque son autorité s'exerce avec l'aval du Père qui est aux cieux.

Dans son difficile dialogue avec le pécheur, l'Eglise n'agira pas en se fiant à sa propre sagesse : elle se mettra à l'écoute de Dieu en priant pour que la correction fraternelle réussisse.

Parce que c'est Jésus, son nom, qui rassemble les chrétiens et dans la mesure où ils se réunissent justement pour agir en son nom dans les questions difficiles, ils sont assurés de sa présence active et efficace.

Matthieu tient donc pour un devoir des communautés chrétiennes à la pratique de la « *correction fraternelle* ». Il insiste sur le climat de prière et sur la volonté d'agir « *au nom* » du Christ qui doivent souder ensemble tous ceux qui s'impliquent dans cette démarche.

TA PAROLE DANS NOS CŒURS :

Seigneur Jésus, tu nous invites à nous comporter comme des frères d'une même famille. Et tu nous demandes de nous aimer jusqu'à

▪

pratiquer entre nous la correction fraternelle. Tu as vu toi-même comment cela était difficile dans ton groupe d'apôtres. Ce que tu nous demandes est difficile. C'est pourquoi tu insistes pour que la communauté prie afin que ce soit ton Esprit qui nous anime, et non nos propres sentiments. Merci de nous assurer de ta présence.

TA PAROLE DANS NOS MAINS :

La Parole aujourd'hui dans notre vie

Jésus dit : si « ton frère » a commis une faute ...Dans la pensée de Jésus, comment les chrétiens doivent se considérer entre eux ? Où en sommes-nous dans nos groupes de chrétiens ou dans nos communautés chrétiennes ?

Est-ce que la « correction fraternelle » peut se pratiquer aujourd'hui : où ? à quelle condition ?

Aujourd'hui, le sacrement de réconciliation avec la confession personnelle à un prêtre garde la trace de ce schéma de réconciliation avec la communauté représentée par le prêtre.

Quelle place tient ce sacrement dans notre vie ?

Avons-nous ce respect pour le pécheur, qui est le premier geste de l'amour sauveur qu'à Jésus Christ pour nous ?

Prions-nous pour nos frères pécheurs ?

Ensemble prions

Seigneur, fais de moi un instrument de votre paix

Là où il y a la haine, que je mette l'amour

Là où il y a l'offense, que je mette le pardon

Là où il y a la discorde, que je mette l'union.

Là où il y a le doute, que je mette la foi.

Là où il y a l'erreur, que je mette la vérité.

Là où il y a le désespoir, que je mette l'espérance

Là où il y a les ténèbres, que je mette votre lumière

Là où il y a la tristesse, que je mette la joie.

Pour lire ou imprimer le document en PDF cliquer ici : 23ème
Dimanche Temps Ordinaire

23ième dimanche du Temps Ordinaire –
Homélie du Père Louis DATTIN

La communion des Saints

Mt 18, 15-20

Le plus souvent, frères et sœurs, lorsque nous écoutons l'Évangile, nous avons l'impression que Jésus s'adresse à chacun d'entre nous, que c'est " personnellement " qu'il nous adresse tel conseil ou tel enseignement et c'est encore personnellement que nous réfléchissons et que nous prenons décision de modifier tel ou tel aspect de notre vie.



Aujourd'hui, Jésus s'adresse à la communauté, en tant que telle, à l'Église, famille de Dieu, au groupe de chrétiens qui vit ensemble et il nous rappelle tout d'abord que le chrétien est quelqu'un qui "vit ensemble", avec d'autres, dans une communauté, qu'il est solidaire de ceux qui vivent avec lui et qu'il doit se sentir responsable de ceux qui sont à côté de lui. Jamais un chrétien ne peut et ne doit se

sentir un isolé ; s'il l'est, c'est :

- soit de sa faute parce qu'il se coupe des autres ;
- soit de la faute de sa communauté qui ne le considère pas assez comme un membre à part entière du groupe dont il fait partie.

Nous sentons-nous responsables des autres dans toutes les communautés dont nous faisons partie : travail, quartier, immeuble, famille, paroisse, associations ou activités dans lesquelles nous sommes engagés ? Attention : ce n'est pas facultatif pour un chrétien.

Depuis notre Baptême, depuis que, ensemble, si souvent, nous

communions au Christ : nous sommes tous branchés sur le Christ et nous sommes tous branchés les uns sur les autres, même ceux qui l'ignorent, même ceux qui n'y croient pas !

« Nul n'est une île ». Cette solidarité spirituelle, cette fraternité qui nous lie parce que nous sommes tous de la même famille par notre Baptême, que nous vivons de la même vie et de la même nourriture par l'Eucharistie, cela s'appelle la "communio
de Saints". Vous le dites chaque dimanche dans le "Je crois en Dieu" : « "Je crois à la communion des Saints" ». Le pécheur donne la main au Saint et le Saint donne la main au pécheur et tous ensemble, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus : "Celui qui ne donne pas la main n'est pas chrétien". Autrefois, vous avez chanté : « Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver ».

Non ! C'est faux ! Nous n'avons pas qu'une âme à sauver, la nôtre, mais aussi celle des autres, autour de nous. C'est ensemble, en groupe, en famille, en Église que nous nous sauverons, ou pas du tout ! Un chrétien ne peut pas retirer son épingle du jeu : il fait partie d'une famille qu'il doit aider et qui doit l'aider : les deux à la fois.



Je dois pouvoir compter sur l'aide des autres, tout comme ils peuvent compter sur la mienne.

– Il ne faut pas sauver son âme comme on sauve un trésor. Il faut se sauver ensemble et faire arriver le bateau jusqu'au port malgré la tempête, grâce à l'énergie et au concours de tout l'équipage,

depuis le capitaine jusqu'au plus jeune des mousses.

– Le chrétien ne se définit pas par le niveau de ses vertus ou de ses mérites, mais par sa faculté de communion avec les autres dans tous les groupes dont il fait partie. Notre rôle n'est pas de juger nos frères, encore moins de les condamner, mais de leur tendre la main.

Un jour, le Seigneur ne me demandera pas « Est-ce-que tu t'es assez isolé des méchants et des mauvais pour ne pas te contaminer et garder ta vertu intacte ? ». Par contre, il me dira : « Qu'as-tu fais de ton frère ? »

Ai-je le souci d'aider les autres, plus encore que de progresser moi-même ? C'est ensemble, avec les autres, en communion, en communauté avec toute l'Église que j'ai quelque chance d'accéder à cet amour de Dieu qui est d'abord "oubli de soi", "vie offerte", au profit de son peuple. Jésus n'hésite pas à mourir seul pour tous.

« Il y a plus de joie dans le ciel pour un homme qui retrouve l'Église, c'est-à-dire la communauté que pour les 99 qui s'y trouvent déjà ».

Avons-nous la hantise des autres à sauver, à aider ? Ce souci-là est-il plus fort en nous que le souci de notre propre salut ?



Écoutons de nouveau ce que Dieu dit à Ézéchiël : « Je fais de toi ''un guetteur '' pour la maison d'Israël ». Oui, nous devons devenir des guetteurs, être à l'affût, des hommes et des femmes clairvoyants sur ce qui se passe autour de nous, des chrétiens attentifs à toute souffrance à soulager, attentifs au voisin qui a besoin d'aide, au collègue de travail qui subit une injustice ; un homme prêt à discerner les pièges où l'on risque de se laisser prendre et il y en a tant à notre époque, tant d'occasions de se laisser piéger :

- par les médias,
- par les slogans,
- par les idées toutes faites,
- par une mentalité païenne à laquelle on ne réagit plus parce qu'on oublie les exigences de l'Évangile.

Très souvent, nous manquons d'esprit critique à propos de tout ce qui se dit autour de nous, à propos du racisme, à propos des

victimes du chômage, de la drogue ou du sida, par rapport à cette mentalité individualiste qui actuellement se répand partout et qui nous pousse au ''chacun pour soi''.

Être un guetteur, c'est sentir tout cela et avoir le courage d'avertir les autres, de rappeler la direction à prendre, d'apporter un peu de lumière à ceux qui n'y voient plus.

« Si tu ne dis rien au pécheur, si tu ne l'avertis pas, si tu n'as pas le courage de lui rappeler où est le bon chemin, il mourra de son péché. Mais, à toi aussi, je demanderai compte de sa vie. Par contre, si tu as eu le courage et assez d'amour pour le mettre en garde, tu pourras le sauver et, toi aussi, tu auras sauvé ta vie ».



N'oublions pas ce qu'est le péché "d'omission" : tout ce que nous aurions pu faire pour les autres, pour les aider, pour les sauver et que nous n'avons pas fait en bien pèsera peut-être plus lourd devant Dieu que ce que nous avons fait de mal.

C'est sur ce positif de notre vie et le bien que nous avons pu faire aux autres que nous serons sauvés, beaucoup plus que par le mal que nous n'avons pas fait et qui nous a gardé, peut-être aseptisés, mais sans rien à présenter au Seigneur qui soit "actes d'amour". Surtout ne croyons pas que ce souci des autres soit facultatif. St-Paul dans la 2^e lecture nous rappelle que c'est un devoir, et il dit plus : « C'est une dette », c'est même la seule dette que nous devons avoir avec les autres.

« Ne gardez aucune dette envers personne, sauf la dette de l'amour mutuel », « car celui qui aime les autres a parfaitement accompli la loi ». AMEN